

Gina la regarda profondément ; puis, avec le ton mystérieux de la confidence :

— Je me raconte une fable, répondit-elle ; écoute. « Il y avait autrefois une petite fille qui aimait tant sa mère qu'elle n'en pouvait plus de l'aimer. Sa mère avait un beau jardin où elle laissait courir son enfant. L'enfant était très-contente et très-sage, et s'appelait... chut !... je dirai son nom quand il le faudra. Voilà que dans le jardin il était venu un rosier grand comme papa Fernand, et dans le rosier il était descendu un oiseau ; et l'oiseau en avait apporté cinq tout petits, sans ailes et sans plumes. Pour-quoi les avait-il apportés dans le rosier du jardin ? Pour les rendre aussi contents que la petite fille... »

Ici Gina s'arrêta pour regarder encore sa mère, tandis que sa mère l'aïda de sa respiration, tant elle avait peur qu'elle ne s'interrompît !

— « Bon ! reprit l'enfant ; mais voilà que les petits oiseaux étaient plus contents que la petite fille. Pourquoi cela ? parce que leur lit de mousse, pas plus large que la main d'une petite maman, était, non pas dans une chambre fermée, comme le berceau de la petite fille, mais dans les roses, bien balancé par des branches vertes, et qu'on voyait le jour à travers, avec cent mille fleurs, pour regarder dormir les petits oiseaux ». C'est tout

Sa mère la couvrit de baisers et demeura passionnément ravie, comme si elle eût entendu ré citer une grande chose. On dirait, pensait-elle, que cette petite bouche pleine de lait me raconte des histoires du paradis. Si son père l'écoutait comme moi, il n'aurait jamais la force de la quitter.

— Ah ! maman Térésa, poursuivit Gina, possédée de son envie, que les petits mésanges sont bien ! et que la petite fille, que je sais, voudrait aussi coucher comme eux toute une nuit dans les fleurs ! Il n'y a pas de petite fille au monde qui aurait dormi aussi bien que... celle-là. Ce serait tout juste comme si elle était oiseau : devine !

Mme Pardo se prit à sourire, de l'indicible sourire de mère, de femme et d'enfant qu'elle était, elle se figura Gina, balancée dans son berceau blanc parmi ces rideaux frais, baignée des senteurs divines qui l'attiraient elle-même si souvent au jardin. Qu'eût-elle pu répondre après ce sourire que Gina lisait plus couramment que les lettres de l'alphabet ? Mais surtout le cœur de l'enfant battit d'espoir à ces paroles de sa mère :

— Si tu l'avais demandé à Dieu ce matin dans ta prière, peut-être l'aurais-tu obtenu.

— Ah ! maman ! si je lui disais ma fable ? demanda vivement Gina. Crois-tu que Dieu ne s'ennuie

pas d'entendre toujours la même chose ?

— Il ne s'ennuie pas, non ! la voix de l'enfant ne lasse jamais le père ; quand tu lui dirais toujours : Mon père ! que votre règne arrive, que votre volonté soit faite ! Il ne s'en lassera pas. Parle-lui seulement avec ta voix sincère, comme tu me parles... Ah ! Gina, Dieu te donnera toutes choses comme je te les donnerais, vois-tu, si j'avais toutes choses, même un lit de fleurs pour y dormir, comme les petits mésanges !

Et Gina qui regardait attentivement les yeux profonds de sa mère, y posa ses deux petites mains en murmurant :

— Je vois... je vois... Je sais bien ce que je vois. En effet, le sacrifice des fleurs était résolu.

III.—LA MOISSON DES FLEURS.

La mésange sera-t-elle donc moins tendre que moi ? disait Térésa, tandis que Gina, surveillée par sa bonne, buvait le lait du soir et se laissait nouer sa coiffe pour dormir. Serai-je moins prévoyante que cette couveuse du rosier, poursuivait-elle et résolue au jardin, armée de longs ciseaux et traînant une grande corbeille par les allées. Oui, mon adorée Gina se ressouviendra toujours de son premier vœu, rempli par le sacrifice des fleurs de sa mère.

Elle mit en effet toutes ses forces à dévaster le rosier magnifique et coupa toutes ses fleurs à cent feuilles, gonflées de leurs parfums exquis, n'y laissant de feuillage que ce qu'il en fallait pour défendre du soleil brûlant le nid des frères oiseaux.

Ainsi fut fait, avec un aveugle amour, la moisson des fleurs : narcisses, œillets, jasmins et roses, tout y passa... Térésa rentra triomphante, charriant les fleurs coupées que le jour mourant semblait plaindre, mais qui allaient rendre Gina ivre de joie comme une mésange.

Ramos, occupé depuis le matin à l'entour des espaliers de ses vignes, ne se doutait guère de la dévastation de son empire.

Que l'on juge de sa surprise, de sa colère, de son désespoir, lorsqu'il vit de grands ciseaux et des branches semées dans l'allée déserte, tous ses rêves de l'Orient anéantis : tubéreuses, lis, jasmins et le reste, et enfin son rosier de Hollande, le plus opulent que l'on eût décrit dans les annales des roses, à cette heure sans feuilles ni fleurs, pareil à un foudroyé !

Dès qu'il put recouvrer ses jambes, Ramos consulta une des bouteilles de xérès tenues en réserve pour la fête des jardiniers, afin de se rendre compte de ce qu'il soupçonnait sur ce haut attentat. Sa femme ne sut jamais exactement s'il ne la but pas tout entière, tant elle le vit marcher rapide et de